

José Féron Romano

Apprivoiser l'imaginaire

Essai sur l'écriture
et ses ateliers

Préface de Marie-Claude Penloup

EXTRAIT

ÉDITIONS DU JASMIN

DU MÊME AUTEUR

Les contes de Berbérie, Éditions du Jasmin, 2000.

Chez d'autres éditeurs

La cinquième saison, Robert Laffont, 1971.

Une sardine pour Dugdugu, Robert Laffont, 1973.

Mus rattus, Robert Laffont, 1978.

Marilyn et les crocodiles, Robert Laffont, 1976.

Le prince bleu, Garnier, 1979.

Ouest Berlin Est, Robert Laffont, 1980.

Marco Polo, un marchand de merveilles, Hachette jeunesse, 1983.

Mozart, l'avenir d'un enfant prodige, Hachette Jeunesse, 1983.

Un orchestre et ses instruments, Nathan, 1985.

Des chiens par milliers, Nathan, 1985.

Contes et légendes de l'Égypte ancienne, Nathan, 1985.

La Teryel et le Cheval rouge, Hatier, 1986.

Les droits de l'Homme, préface de Joris Ivens, illustrations de Plantu, Hachette, 1987.

Mississippi Jane, Nathan, 1987.

La bête du Gévaudan, Hachette, Le Livre de Poche Jeunesse, 1988.

Râma le prince bleu, Hatier, 1989.

Échec au gouverneur, Hachette, Le Livre de Poche Jeunesse, 1990.

Mozart, Hachette, Le Livre de Poche Jeunesse, 1991.

Martin Luther King, la force des mots, Hachette, Le Livre de Poche jeunesse, 1993.

Cotton blues, Hachette, Le Livre de Poche Jeunesse, 1993.

Le chat rouge, ou genèse d'un conte, Hachette, Le Livre de Poche Jeunesse, 1993.

Lettres d'une adolescente à un écrivain, avec Géraldine Gourdain, Hachette Jeunesse, 1995.

Lettres d'un écrivain à une adolescente, avec Séverine Forlani, Hachette Jeunesse, 1995.

Les lumières du Shabbat, avec Judith Abehsera, Hachette, Le Livre de Poche Jeunesse, 1997.

Les plus belles légendes de la Mythologie, avec Emile Genest et Marguerite Desmurguer, Hachette, Le Livre de Poche Jeunesse, Nathan, 1997.

Gandhi, une âme pour la liberté, avec Judith Abehsera, Hachette, Le Livre de Poche Jeunesse, 1998.

Fuite à Varennes et autres histoires de France, avec Laetitia Lebacq, Hachette, Le Livre de Poche Jeunesse, 1999.

José Féron Romano

Apprivoiser l'imaginaire

Essai sur l'écriture
et ses ateliers

Préface de Marie-Claude Penloup

ÉDITIONS DU JASMIN

José Féron Romano

Auteur d'une trentaine d'ouvrages (contes, nouvelles, romans, théâtre, légendes, biographies, documents), il anime depuis 1980, et ce, journellement, des ateliers d'écriture dans des écoles, des collèges, des lycées, des comités d'entreprise (Renault, S.N.C.F.) et lors de stages organisés par l'Éducation nationale, au Centre national d'art et de culture Georges Pompidou, ou à l'Université de Paris VIII. Il réalise des collages/peintures en contrepoint d'écrits poétiques (à ce jour, plus de trente expositions originales dans différentes médiathèques) et anime des ateliers « Textes et illustrations ». Lors de rencontres, il découvre de jeunes talents à qui il propose de travailler avec lui.

Marie-Claude Penloup

Maître de conférences en sciences du langage à l'Université de Rouen et membre d'un laboratoire de recherche associé au C.N.R.S. Elle travaille le dispositif de l'atelier d'écriture de l'Université, dans le cadre des cours de didactique de l'écriture. Parmi ses publications récentes, citons :

L'écriture extrascolaire des collégiens, des constats aux perspectives didactiques, Paris, éditions ESF, 1999.

La tentation du littéraire, essai sur le rapport à l'écriture littéraire du scripteur ordinaire, Paris, Didier, 2000.

En collaboration avec R. Delamotte, F. Gippet, A. Jorro :

Passages à l'écriture, un défi pour les formateurs et apprenants, Paris, PUF, 2000.

À Abigail Gorrin Fetterolf

Merci à

Daniel Abehsera
Marie-Laure Albergomi
Cristine Aséra-Aubry
Cécile Cadilhac
Julie Delyon
Dominique Durin
Sarah Féron
Séverine Forlani
Aurélie Leprovaux
Michel Martin
Nicole Martin
Françoise Méjean
Michèle Pierlot
Michèle Renaux-Lauden
Catherine Renoux
Céline Ricour
Caroline Serrault
Patrick Souchon

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
© Éditions du Jasmin, 2002
4, rue Valiton - 92110 Clichy
ISBN 2-912080-40-1

Préface

C'est dans le contexte de la fin des années 60 où le pouvoir était confié, on s'en souvient, à l'imagination et aux utopies, qu'est née l'aventure des « ateliers d'écriture », marquée au coin d'un rêve généreux : donner l'écriture, comme on souhaitait donner la parole ; donner l'écriture à tous, et pas seulement à une élite.

De ce rêve, José Féron Romano est sans doute, depuis les années 80 où il a rejoint l'aventure, l'un des plus vivants et combatifs représentants. C'est d'un engagement de vingt ans qu'est issu ce livre, d'un combat aux côtés des enseignants et des bibliothécaires de ces zones dites prioritaires pour donner l'écriture et libérer un imaginaire qu'il sait débusquer et faire grandir.

L'ouvrage qu'on va lire est celui d'un militant que les terrains les plus rudes n'ont jamais réussi à désespérer. Il est celui d'un homme engagé et profondément respectueux. Des enfants, bien sûr ; des adultes aussi qui interviennent auprès d'eux et dont on notera qu'il cite à chaque fois le nom et le prénom.

José Féron Romano n'est pas d'abord un théoricien des ateliers d'écriture mais un praticien qui s'est forgé peu à peu une méthode originale et qui a fait ses preuves, je peux en témoigner comme bien d'autres. On ne peut que se féliciter qu'elle sorte aujourd'hui d'un relatif incognito.

L'un des aspects les plus intéressants, à mon sens, de la démarche de José Féron Romano tient à la manière dont il réfléchit la présentation de l'activité d'écriture. Parce qu'il sait, en écrivain, qu'on peut trembler au seuil de l'écriture, qu'on peut être tenté de rebrousser chemin devant la difficulté du passage, il travaille tout particulièrement ce qu'il

appelle « l'emballage » de la proposition. Les outils qu'il propose, longuement expérimentés, sont singulièrement efficaces. Déroutants, ludiques, jouant de la polysémie et de l'absurde, ils contribuent à ce que les participants, au lieu de recevoir une consigne et de la subir, se l'approprient, la fassent leur, acceptent à plein le jeu auquel on les convie.

C'est que le goût de José Féron Romano pour les mots est immense et contagieux. À tout instant, dans les propositions qu'ils expose, on sent pointer l'auteur de mots croisés qu'il est aussi, l'écrivain (aussi courtois qu'à fables) qui sait entendre, à tout bout de champ, les doubles sens, se régale des paronymes, puise sans cesse aux sources du langage pour faire surgir un monde un peu décalé. Tout le talent de José Féron Romano est là, dans cette jubilation à jouer du langage, dans cette conviction qu'il transmet qu'un mot est capable de bouleverser l'ordre des choses.

Dès lors, l'ouvrage qu'il propose ne saurait être, bien sûr, un livre de recettes. Impossible de séparer les propositions sur les ateliers de la manière dont elles sont écrites : avec gourmandise ; en faisant une place de choix aux mots des autres, dans un dialogue constamment vivant et jamais pédant avec les écrivains (les exergues à elles seules mériteraient qu'on ouvre le livre !). Le message, on l'aura compris, ne saurait être résumé : il se loge dans la fantaisie même de l'écriture, dans les préliminaires narratifs, les digressions. Cette écriture de réflexion ludique et littéraire est une éclatante démonstration de la compétence de l'écrivain et légitime la pertinence de la démarche d'animation. Elle garantit aussi, à tous les détours de ce livre foisonnant, un plaisir réel de lecture mais, de manière plus essentielle encore, provoque le lecteur, met tout en œuvre pour l'entraîner dans l'aventure et l'aider à faire prendre son envol à sa propre envie d'écrire.

C'est toute la grâce qu'on lui souhaite.

Marie-Claude Penloup

Un masque, pour ne rien vous cacher

Les mots sont les passants mystérieux de l'âme.

Victor Hugo

Quand il nous arrive d'être l'ombre de nous-mêmes, nous nous aventurons parfois jusqu'à ces glaces dans lesquelles, inquiets, nous cherchons à nous dévisager. Qui voyons-nous ? Un autre dont nous ne supportons pas longtemps le regard. Alors, nous tournons vite les talons afin de ne pas perdre la face.

L'ombre des écrivains se trouve derrière un miroir qu'ils ont le privilège – ou la faveur mortelle – de traverser. Cette ombre, ils l'ont semée dans un décor par eux-mêmes planté, et voici qu'ils n'ont de cesse de vouloir la rejoindre, d'être devant ce personnage qu'ils croyaient autre – leur envers en réalité. Après tout, les créateurs n'échappent pas à leurs créatures (les uns n'étant jamais que les anagrammes des autres), et l'on entend Oscar Wilde – à moins que ce ne soit Lewis Carroll – murmurer : « Donnez-moi un masque et je vous dirai la vérité. »

On n'échappe pas à son ombre. Dostoïevski le savait mieux que tout autre : sur ordre du tsar, on le gracia juste avant que la salve fatale ne fût tirée. Son œuvre

porte la trace de cet événement, mais quel condamné ainsi sauvé ne s'en trouverait marqué jusqu'à l'aube du dernier matin ?

Sous les allées, l'impasse

Dans *La Peste*, quelle est cette vérité que nous dévoile Camus ? Et d'abord, qui y tient un rôle important ? Tout un chacun, bien sûr : Tarrou, Rambert et Paneloux autant que Cottard, Grand et Rieux – sans parler du fléau lui-même.

Ce qui nous intéresse ici, c'est le « cas Grand ». Employé municipal aux occupations diverses, utilisé périodiquement au service des statistiques, à l'état civil, Joseph Grand est né à Montélimar ; il a la manie « d'invoquer des locutions de son pays », et « d'ajouter ensuite des formules banales qui n'étaient de nulle part », comme « un temps de rêve » ou « un éclairage féérique. » Enfin et surtout, Joseph Grand ne trouve pas ses mots, ou plutôt le mot juste. Cela l'empêche d'écrire la lettre de réclamation qu'il médite ou de faire la démarche qu'exigent les circonstances.

« Ah ! docteur, je voudrais bien apprendre à m'exprimer. »

Un soir, Grand propose à Rieux de monter chez lui, et lit au docteur une phrase qu'il a écrite, une phrase qui lui « donne du mal, beaucoup de mal. »

« Par une belle matinée du mois de mai, une élégante amazone parcourait, sur une superbe jument alezane, les allées fleuries du Bois de Boulogne. »

Oui, Joseph Grand peine à chercher ses mots et doute de leur emploi aussitôt qu'il les a trouvés, se demandant s'il n'en est pas de plus justes, de plus adaptés à la phrase, en attendant que ce soit à la situation.

En tout cas, l'employé de mairie a trouvé en Rieux un confident, et, puisque Tarrou a été mis dans le secret, le cercle s'est agrandi.

Que souhaite notre homme ? Poursuivre, terminer, et présenter son roman pour qu'un éditeur, après l'avoir lu, s'écrie devant ses collaborateurs : « Messieurs, chapeau bas ! »

Un peu plus tard, Joseph Grand lit à ses amis sa phrase modifiée après mûre réflexion :

« Par une belle matinée de mai, une svelte amazone, montée sur une superbe jument alezane, parcourait les allées fleuries du Bois de Boulogne. »

Or, ce que veut Joseph Grand, c'est « rendre parfaitement le tableau [qu'il a] dans l'imagination et donner à [sa] phrase l'allure d'une promenade au trot. »

Il n'y parvient pas et, s'il n'y est pas encore parvenu, c'est qu'il n'y parviendra jamais. Cette première phrase est aussi la dernière. Joseph Grand ne l'ignore pas et déploie d'autant plus d'acharnement à tourner en rond, à s'enfermer en un cercle dont il est le tenace gardien et le malheureux prisonnier.

Corps et âmes

Qu'est-ce qui poussa Camus à faire de Joseph Grand un employé de mairie consciencieux qui, voulant écrire, ne parvient même pas à être auteur – la production se limitant à une phrase modifiée au fur et à mesure de laborieux exercices de style ? Car ce personnage-tendant-d'écrire n'ajoute rien à l'œuvre et n'est guère utile au récit. Si Joseph Grand n'avait été que fonctionnaire municipal, *La Peste* n'en eût pas moins été un roman important.

Mais, Joseph Grand étant ce que Camus voulut qu'il fût, considérons pour l'heure le personnage détaché de son créateur et agissant en toute autonomie. Et proposons quelques hypothèses :

- Grand a envie d'écrire, mais n'a rien à dire ;
- Grand cherche à ce qu'on lui prodigue des encouragements et s'adresse à Rieux. Le fléau a permis à ce

solitaire d'entrer « en relation » avec le docteur ;

- employé de mairie, Grand est confronté à la maladie en tant que fonctionnaire municipal ; il se sent inférieur à Rieux qui, lui, se trouve sur son terrain. Et de lui adresser ce message : « Avec votre science, vous vous occupez des corps ; avec mon art, je m'adresse aux âmes. » Une sorte d'équilibre est ainsi établi, chacun demeurant dans sa sphère ;

- Grand a des choses à dire, et se trouve impuissant à les traduire (c'est ce qu'il avoue à Rieux, mais est-ce vérité ou mensonge ? Aussi, Grand ne se ment-il pas ?) ;

- célibataire, sans descendance, Grand ne se résout pas à demeurer dans l'anonymat - au présent comme au futur ; il veut écrire pour laisser des traces ;

- en restant sur sa phrase comme on fait du surplace, Grand se protège du vide qu'il pourrait rencontrer s'il allait plus avant ;

- Grand cherche la perfection, et l'on pourrait lui proposer de cheminer avec Éluard : « Le tout est de tout dire et je manque de mots. »

Ces quelques hypothèses formulées ne sont pas des compartiments étanches, et telle ou telle peut aller avec une autre.

Mais Camus, s'il était encore de ce monde, de sourire après avoir pris connaissance de ces propositions : « Allons ! Joseph Grand, c'est l'autre face de l'écrivain, c'est Camus à qui Gide reprochait sa lourdeur de style et ses conjonctions. »

Ou bien, plus gravement : « Joseph Grand, c'est celui que tout écrivain a craint d'être un jour, ou craint de devenir. Joseph Grand, c'est l'angoisse de la page blanche contre laquelle on essaie de lutter, quitte à jeter en ce désert une phrase à l'infini retravaillée. »

De ce point de vue, *La Peste* n'échappe pas à la règle d'Oscar Wilde : « Donnez à Camus un masque et Grand vous dira la vérité. »

Pour voler, il faut déjà s'envoler

Territoire gelé, impossibilité matérialisée par un certain rectangle, no man's land imaginaire ? En vérité, la page blanche n'existe pas : c'est une vue de l'esprit, une interdiction majeure doublée d'un verre antireflet ; défense de passer le miroir sous peine de se rencontrer et de se trouver insupportable. Et si, de l'autre côté, il n'y avait rien ? Rien, personne, encore moins soi-même ?

En tout cas, la page blanche ressemble à un problème d'adulte, un obstacle du second âge. Car bien des enfants et des adolescents rencontrés lors d'ateliers d'écriture ne sont nullement atteints du « mal de Grand. » Non. Ce qui leur manque, c'est un pré-texte pour que l'imaginaire puisse donner sa mesure. Autrement dit, leur appétit ne demande qu'à être provoqué, aiguisé par un apéritif, alors que Joseph Grand ne semble pas éprouver de faim : il a surtout soif de « reconnaissance » – ce qui, en soi, n'est en rien déshonorant.

Attention ! Danger ! C'est en demandant aux élèves d'une classe de sortir une copie double et de raconter leur meilleur souvenir de vacances que l'on risque d'introduire en leur esprit une feuille qui pourrait bien demeurer à jamais blanche.

Notre tâche est d'abord de permettre à une envie d'écrire – qu'elle soit consciente ou non – de prendre son envol.

De quelle(s) manière(s) ?

- avec l'aide de « déclencheurs » – qu'ils soient visuels (mots, images) et/ou sonores (bruits, musique) ;
- par le jeu ;
- lentement.

Grâce à cela, on va pouvoir contribuer à ce que se mette en mouvement l'imaginaire, en attendant de l'apprivoiser.

Sommaire

Préface	7
1. Un masque, pour ne rien vous cacher	9
2. Le chemin des écoliers	15
3. Le chat rouge	19
4. Le(s) fin(s) mot(s) de l'histoire	27
5. Le chevalier d'Éon	33
6. La dernière sera la première	37
7. Exercice de stylo (en hommage à Queneau) avec l'aide de l'actrice	41
8. « Longtemps, je me suis couché de bonne heure. » (en hommage à Marcel Proust)	45
9. Prendre au mot le facteur, en prenant au facteur le mot	51
10. « De deux choses lune, l'autre c'est le soleil » (en hommage à Prévert)	53
11. Sa Majesté des...	61
12. « Aristobulus, avez-vous dit ? comme c'est Ursiclos ! »	69
13. « Faut-il vous l'envelopper ? » ou de l'importance du paquet cadeau	73
14. Du train où vont les choses	79
15. Les Indiens d'Amérique	85
16. On écrase bien les chiens	89
17. « Indique moi ton numéro de téléphone et je te dirai ce que tu écriras	97
18. Sa Majesté des ouches	103
19. Une seule lettre vous manque et tout est dépeuplé	111
20. Le château	119
21. « Quels sont les points communs entre l'oiseau et le cambrioleur ? »	131
22. Bien des lettres peuvent en cacher une autre	141
23. Ces courts récits qui en disent long	147
24. « Un poisson ne sachant pas nager peut-il se noyer ? »	155
25. La vie est un théâtre	161
26. Avant d'en venir aux (trois) coups	169
27. Sans squelette, un écrit d'atelier ferait-il de vieux os ?	179
28. Les mots, ces habitants de l'air	191
29. Écriture plurielle pour lecture singulière	201
30. Les rois de la piste	207
31. Mettre l'accent sur les lettres	213
32. Prête-moi ta plume pour écrire un mot	219
33. Nos villes imaginaires	229
34. Écrire contre l'oubli	235
35. Ah ! te lier d'écriture...	243
36. Solutions	247
Remerciements	253